

À l'orée
de la frontière

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : À l'orée de la frontière / Esther Gagné

Nom : Gagné, Esther, auteure

Identifiants : Canadiana 20230078613 | ISBN 9782897839192

Classification : LCC PS8613.A4283 A62 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Oscar Casel

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ESTHER GAGNÉ

À l'orée
de la frontière



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À Bill

Ce roman est une œuvre de fiction, quoique je l'aie situé dans une région réelle et à une époque précise. Pour créer les personnages et le contexte dans lequel ils évoluent, j'ai consulté des ouvrages sur l'histoire de la région et de sa population. Cependant, j'ai aussi pris certaines libertés à des fins créatives. Toute ressemblance avec des personnes réelles serait fortuite.

1925

BEAUCE, PROVINCE DE QUÉBEC

Sur l'oreiller, je vis d'abord un visage crispé de douleur, trempé de sueur. J'arrivais trop tard. La douleur avait déjà refermé son étau sur elle. Je ne pourrais pas le desserrer.

— La sage-femme est là, dit M^{me} Giguère.

Un homme assis au chevet de la femme se leva d'un bond et me dit :

— S'il vous plaît, aidez-la.

Il sortit de la chambre aussi vite qu'il le put. Sous l'édre-don, je ne voyais pas de ventre.

— Une fausse couche, me confirma M^{me} Giguère.

— Pourquoi vous n'avez pas appelé le D^r Turcotte ?

— Ils n'ont pas voulu.

J'auscultai la jeune femme. Elle saignait beaucoup. Sous son bassin, une pile de linge était trempée de sang.

— Vous en êtes à combien de semaines ?

— Deux mois. Pourquoi est-ce que ça fait si mal ?

— C'est le premier ?

— Oui. Je suis en train de le perdre ?

M^{me} Giguère m’amena dans la cuisine. Un gros poêle à deux ponts la chauffait. Une batterie de casseroles et des ustensiles garnissaient les étagères. On cuisinait pour plusieurs, ici. À cette heure, la pièce était déserte. Je demandai une casserole pour faire bouillir de l’eau et aussi une bouillotte. C’était la première fois, depuis que j’étais arrivée à Saint-Théophile, qu’on m’appelait au Club du Lac Portage. Il appartenait à une famille tellement riche qu’elle avait donné son nom à une ville, Breakeyville. Elle avait les droits de coupe sur des milles et des milles de bois. Des gens de Québec venaient chasser sur ses terres. M^{me} Giguère et son mari travaillaient pour la famille Breakey. Ils étaient de Saint-Georges. Ils y avaient tenu un hôtel qui avait brûlé.

— Merci d’être venue, mademoiselle Adélia, dit-elle, par le temps qu’il fait, en plus.

— Comment s’appelle-t-elle ?

— M^{me} Bouthillier.

Je sortis de mon sac un sachet de racines de trille ondulées séchées. Je les fis mijoter dans un demi-litre d’eau. Une odeur un peu terreuse monta de la casserole. Qu’est-ce que ce couple faisait ici, à cette saison où il était si difficile de se déplacer ? Il ne semblait y avoir personne d’autre dans la maison. Lorsque je fus satisfaite de la concentration de la décoction, je la versai dans une théière propre.

À la porte de la chambre, M^{me} Giguère se dépêcha de me dire qu’elle avait à faire, mais de l’appeler si j’avais besoin d’elle. Je fis asseoir la jeune femme et lui tendis une tasse. Elle grimaça. Elle était tellement désespérée pour un

soulagement qu'elle but sans poser de questions. Elle se recoucha et je posai la bouillotte sous ses reins. Elle gémissait et se cambrait.

— Quand est-ce que ça va finir? sanglota-t-elle.

— C'est dur, lui dis-je, mais ça ne devrait pas être trop long.

— Plus jamais, dit-elle, les dents serrées, plus jamais.

Je la sentais enragée. J'aurais aimé lui dire de rester calme, positive, que ça arrivait souvent, qu'elle pourrait tomber enceinte à nouveau. Je savais qu'en ce moment, c'était inutile. Il ne servait à rien de rassurer une femme aux prises avec une douleur aussi dévorante, au-delà de la raison. Après une demi-heure, je lui fis boire une demi-tasse de la décoction. Je surveillais le temps, je surveillais ce qui sortait de ses entrailles. Des caillots de sang maculaient les draps et ses cuisses. Elle souffrait de contractions intenses. Puis, enfin, elles s'espacèrent.

— Je pense que le pire est passé, lui dis-je pour l'encourager.

Je m'assis à son chevet. Elle était jeune. Même si elle avait les traits tirés, elle était belle. Ses cheveux blonds étaient coupés court, à la nouvelle mode. On aurait dit la couronne d'un ange. La chambre était belle, elle aussi. À part chez le D^r James, à Québec, je n'en avais jamais vu une aussi jolie. Les murs étaient en planches de bois peintes en blanc, mais bien vernies et brillantes. De grands rideaux de velours cachaient les fenêtres. Comme M^{me} Bouthillier avait un moment de répit, je me décidai à lui poser la question délicate qui me trottait dans la tête.

— Il faut me dire, dis-je doucement, si c'est arrivé tout seul ou si vous avez... provoqué...? Il faut me le dire, pour que je puisse mieux vous aider.

— J'ai voulu m'en débarrasser, murmura-t-elle. Il y a deux semaines. Je pensais qu'il était resté accroché.

Emprisonnement à vie. C'est ce qu'elle risquait. Elle devait le savoir. Je comprenais maintenant pourquoi elle n'avait pas voulu faire venir un médecin. Plus tard, je ferai un mélange qui pourrait prévenir une infection, presque inévitable si elle avait forcé la nature. Je lui passai un linge humide sur le visage. Je l'aidai à mettre une chemise propre. J'empilai des linges sous son bassin. Le saignement n'était plus aussi abondant. Je la veillais alors que les heures de la soirée passaient. M^{me} Giguère se présentait de temps à autre. Vers onze heures, alors que M^{me} Bouthillier m'apparut stable, elle m'offrit de me remplacer. Elle m'avait gardé un repas au chaud dans la cuisine.

Dans le corridor, je croisai M. Bouthillier, complètement saoul. Un employé du Club le soutenait tant il était mou comme de la guenille, imbibé de bagosse. Il était vêtu de vêtements de chasse, de ceux qui coûtaient cher. Il était grand et faisait de l'embonpoint. Il avait bien quelques années de plus que sa jeune femme. Qu'un homme comme lui ne veuille pas appeler le docteur pour sa femme m'étonnait. Cela dit, moi je savais m'y prendre aussi bien que le docteur. Mais les gens qui avaient des moyens préféraient toujours un médecin à une sage-femme. Il me reconnut malgré son ivresse.

— Je ne vais pas la perdre, hein? geignit-il.

— Je fais mon possible, répondis-je.

Dans la cuisine, je commençai par faire ma décoction antiseptique d'achillée et d'acore. Je devais tuer dans l'œuf toute possibilité d'infection. L'achillée calmerait aussi les derniers spasmes de la fausse couche. Sur la table, il y avait une assiette recouverte d'un couvert d'étain, une théière et une tasse. Je n'avais pas faim. J'étais trop préoccupée. Je me versai du thé et je m'assis dans une berceuse. J'espérais ne pas perdre la jeune femme. Elle était si jolie, elle devait être aimée. Elle était trop jeune pour partir. Je regrettais qu'elle ait pris tant de risques, d'autant plus qu'elle était mariée, et bien nantie d'après ce que je pouvais voir. Il était tellement plus simple de prévenir, quand on savait quoi faire. Le plancher craqua. L'homme qui avait aidé M. Bouthillier entra dans la cuisine. Il me fit un signe de la tête et s'assit sur une chaise. Il devait avoir soixante ans. Ses épais cheveux noirs étaient striés de courants argentés. Son visage était tanné par le soleil et le vent. Il avait une stature solide d'homme habitué à vivre et travailler au grand air.

— Ça va mieux ? demanda-t-il.

— J'espère, dis-je.

Il me montra l'assiette.

— Vous n'avez pas faim ?

— Non, pas maintenant, peut-être plus tard.

— Je vous la garde au chaud, comme ça.

— Oui, merci.

Il prit l'assiette et la mit dans le compartiment du haut du poêle.

— Vous êtes le cuisinier ? lui demandai-je.

— Non, je suis guide pour les clients.

— Servez-vous du thé, monsieur... ?

— Giroux.

— Servez-vous, monsieur Giroux.

Il se versa une tasse.

— Vous êtes nouvelle dans le coin ?

— Oui, j'étais à Saint-François avant.

— Madame... ?

— Adélia, répondis-je sans prendre la peine de préciser que c'était «mademoiselle». Est-ce qu'il y a des épinettes, près d'ici ?

— Oui, beaucoup.

— Vous pourriez me rapporter quelques branches ? Les bouts des rameaux.

M. Giroux partit quelques minutes et revint avec une poignée de petits rameaux. Je les mis à infuser dans une casserole. Ensuite, je versai le mélange d'achillée et d'acore dans une grande tasse en fer-blanc. M. Giroux était resté dans la cuisine et m'observait.

— Vous connaissez les remèdes des bois ?

— Un peu.

— Les remèdes des Indiens ? insista-t-il.

— Pas vraiment, mentis-je.

Je n'avais pas le droit d'administrer des médicaments traditionnels. Je le faisais quand même, parce que les gens leur faisaient confiance. De toute façon, la plupart des familles ne pouvaient pas payer les honoraires du médecin. Et puis, ça aidait vraiment, quand on connaissait bien les recettes et les propriétés des plantes. Lui, il avait l'air d'un homme qui avait passé beaucoup de temps dans le bois. Il devait en connaître, lui aussi, des remèdes à base de plantes. Moi, ceux que je connaissais, je les tenais d'une religieuse de l'orphelinat et d'un docteur venu des vieux pays. Le D^r Reid s'était aventuré dans les terres pas encore ouvertes. Il avait été fasciné par le peuple algonquin qui vivait bien en haut de l'Abitibi. Il avait noté des recettes et des descriptions de plantes et de racines dans un cahier, qu'il m'avait laissé. Je le conservais précieusement.

Dans la chambre, je trouvai M^{me} Bouthillier très agitée.

— Je le déteste, je le déteste, criait-elle.

Je n'eus pas besoin de lui demander de qui elle parlait. Les femmes les plus endurcies devenaient grossières dans les douleurs de l'accouchement.

— Antoine Bouthillier, je te hais !

M^{me} Giguère m'appela dans le corridor.

— Pouvez-vous la calmer ? Je ne veux pas de scandale.

— Mais la pauvre, elle est en train de faire une fausse couche.

— Oui, c'est aussi bien pour elle, dit M^{me} Giguère à voix basse.

Je toisai M^{me} Giguère de mon regard le plus autoritaire, du haut de mes vingt-cinq ans.

— Ils ne sont pas mariés, lâcha-t-elle.

Voilà, maintenant, je comprenais mieux ce qui se passait, pourquoi la jeune femme avait essayé de se débarrasser du bébé, pourquoi ils n'avaient pas voulu faire venir le médecin. J'étais sûre, par contre, que M. Bouthillier n'était pas au courant de ce qu'elle avait tenté. Adultère, avortement. Moi, j'étais là pour soigner, pas pour juger.

— Je vois, murmurai-je.

Je ne sais pas comment ma patiente avait trouvé l'énergie pour faire sa crise, mais en tout cas, elle acheva de l'épuiser. Son pouls s'affaiblit tant, que je ne le sentais presque plus. Elle répondait à mes questions dans un souffle à peine perceptible. J'envoyai chercher le curé pour les derniers sacrements. Je détestais ce moment où je devais m'avouer vaincue. Qu'avait-elle infligé à son corps pour se débarrasser d'un enfant illégitime ? Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Qu'est-ce que je pourrais faire ? Elle partirait en faiblesse, pour avoir voulu mettre fin à la grossesse. Et lui, il continuerait sa vie de bourgeois avec sa famille.

Il fallut beaucoup de temps pour aller chercher le curé, et le ramener. Contre toute attente, la jeune femme s'accrocha. Son pouls remonta. Elle ouvrit les yeux. Je lui fis boire de l'eau à la cuillère. J'avais peine à croire qu'elle avait réussi à remonter la pente. La partie n'était pas gagnée.

Une infection pouvait se développer, elle pouvait se remettre à saigner. Le curé venait d'être nommé à Saint-Théophile. Je ne le connaissais pas encore. Je dus lui expliquer que j'avais eu peur que ma patiente ne passe pas la nuit, mais qu'elle allait mieux. Il fit les derniers sacrements quand même. Elle tenta de protester, elle ne voulait pas. Elle était trop faible pour vraiment s'opposer. Quant à moi, je n'osai pas me confronter à lui puisque je l'avais fait venir.

Lorsqu'il fut reparti, je veillai la jeune femme dans un état second, jusqu'à l'aube. Je versais des cuillerées de décoction entre ses lèvres. Elle s'en sortirait. Lorsque je lui dis que j'allais partir, elle me remercia faiblement. Elle voulait savoir quand elle pourrait retourner à Québec. Il lui faudrait attendre quelques jours, c'était certain. Si elle faisait de la fièvre, il fallait m'appeler, ou le docteur. Je promis de revenir la voir. M. Bouthillier m'attendait dans le grand salon du Club que je découvris dans toute sa splendeur, illuminé par le soleil du matin. Un feu flambait dans une cheminée de pierres des champs. De grandes fenêtres donnaient sur le lac du Portage. Des fauteuils et des tables étaient disposés sous les têtes de chevreuils et d'originaux empaillées. M. Bouthillier avait l'air perdu, découragé. J'essayais d'imaginer sa situation. Sa jeune maîtresse perdait l'enfant qu'il ne savait pas lui avoir fait, aux confins de la Beauce où ils étaient venus à la saison creuse. À Québec devaient l'attendre une respectable épouse et des enfants.

— Merci pour tout, dit-il sans me regarder.

Il me tendit une enveloppe. Je ne devais pas demander d'honoraires pour mes services. Les sages-femmes avaient pour devoir d'aider. Ceux qui pouvaient, payaient. C'était le

cas de cet homme. L'enveloppe contenait plusieurs billets. C'était beaucoup trop. Je le lui dis. Il partit sans rien dire. Il m'avait payée généreusement, par culpabilité, par reconnaissance pour avoir sauvé sa ravissante amie. Il achetait ma discrétion, aussi. Elle ne coûtait pourtant rien. M^{me} Giguère se pointa dès qu'il eut disparu. Même si la salle était vide, elle me dit d'une voix basse mais insistante :

— Mademoiselle Adélia, pas un mot de ce qui s'est passé au village. Le Club du Lac Portage est un établissement correct. C'est un monsieur important, à Québec.

Elle s'inquiétait qu'un homme marié ait amené sa maîtresse au Club. L'autre secret resterait entre la jeune femme blonde et moi. J'attendis seule un moment à admirer le lac, le plus grand lac de la Beauce. Couronné d'épinettes, il était encore pris dans la glace. Ce matin, le soleil était éclatant, et on sentait le printemps proche.

— C'est un beau lac, dit une voix derrière moi.

C'était M. Giroux, le guide.

— Oui, très beau.

— L'horizon, c'est les États. De l'autre côté des lignes, à un mille d'ici, il y a un autre grand lac, le lac Penobscot.

Je regardai les arbres qui bordaient la rive opposée du lac du Portage. J'imaginai la vaste étendue de bois, qui s'étirait jusque dans le Maine. On me dit que la voiture qui allait me ramener était prête.

Je sentis dans tous mes os et la plante de mes pieds la fatigue de cette nuit éprouvante. J'avais hâte de rentrer chez moi.

2

Dans l'église, il faisait un froid qui traversait les os. Le soleil de mars brillait, dehors, et la neige prenait la consistance du gros sel. Pourtant, le poêle ne réussissait pas à réchauffer l'air et à couper l'humidité. Bien remplie, l'église se chauffait toute seule. Aujourd'hui, il y avait à peine une centaine d'ouailles sur les huit cents que la paroisse comptait. On ne ferait pas bonne impression sur le nouveau curé. Tout le monde travaillait fort dans les cabanes à sucre, à faire bouillir l'eau qui avait coulé pendant la nuit. Je me demandais comment le curé le prendrait. Qu'est-ce qu'il savait des cultivateurs? Nous, on savait qu'il venait de Sainte-Marie et que l'évêque l'avait exilé aussi loin que Saint-Théophile pour faire du ménage dans la paroisse. Il avait du pain sur la planche, l'abbé Provost. Sa voix résonnait dans l'église presque vide. Il disait les prières comme s'il s'adressait à une église pleine à craquer. Je levai les yeux de mon missel. Je le trouvai encore plus imposant que la nuit où je l'avais fait appeler au Club du Lac Portage. Il avait l'air d'avoir la quarantaine. Il paraissait énergique. L'abbé monta dans sa chaire. Sa voix tonna au-dessus de nos têtes.

— Et le septième jour, dit-il en brandissant un index menaçant, Dieu se reposa...

C'était à prévoir, il n'était pas content. Il nous chargea de transmettre le message à ceux qui se consacraient à des poursuites matérielles. Savait-il que les profits de la vente du sirop d'érable permettaient à beaucoup de cultivateurs de survivre aux mois creux de l'hiver? Si on trimait dur, dans les sucreries, on s'amusait beaucoup aussi. Ça levait le coude. Il devait le savoir, le curé, et il devait en être d'autant plus irrité que le carême n'était pas fini, loin de là. Il nous annonça qu'il ferait la tournée de tous les foyers au cours du mois. Pas une seule mention de sa joie d'avoir été nommé à Saint-Théophile. Pas un seul mot sur le dur hiver pendant lequel Dieu avait rappelé plusieurs bonnes âmes de la paroisse. Quand enfin il nous laissa aller en paix, mon estomac grondait de faim, et j'avais très soif. Les paroissiens s'attardèrent sur le perron de l'église. D'habitude, il y avait tout le village, et ça jasait ferme. Là, tout le monde était pressé de se rendre dans les sucreries, sauf que personne ne voulait le montrer. Je devais attendre que Marcelline et Émile, mes voisins avec qui j'étais venue, soient prêts à partir. Émile devait retourner à la sucrerie de son père. Il donna le signal du départ. Il installa ses sept enfants dans la carriole, les plus grands sur les bords pour protéger les plus petits du vent. Je montai et je pris la plus petite dans mes bras. Émile et Marcelline prirent place sur le banc. Émile mit les chevaux au pas pour descendre la rue principale en pente. Les enfants se mirent à parler, enfin libres après l'immobilité que leur imposait la messe. Je les écoutais alors que la carriole s'éloignait du village et glissait sur la route de neige tapée. Une semaine sur deux, je dînais avec eux. Aujourd'hui, il y avait de l'excitation dans l'air. Ils partiraient

tous à la cabane à sucre du grand-père dès qu'ils auraient enlevé leurs vêtements du dimanche. La carriole entra dans leur cour. Les plus grands sautèrent à terre.

— Viens avec nous, dit Marcelline.

— Ben oui, viens, dit Émile.

— Je vais rentrer au plus tard à quatre heures, ajouta Marcelline.

Émile, lui, resterait pour aider. Les hommes se relayaient à la bouilleuse pendant la nuit. Le soleil était radieux, ce serait une belle journée, aussi je me décidai à les suivre. Dès que nous arrivâmes, les fils aînés d'Émile sautèrent hors de la carriole et mirent des raquettes pour aller courir les érables. Les plus jeunes s'éparpillèrent en piaillant pour jouer dans la neige.

— Viens, Adélia.

Marcelline m'emmena dans la petite bâtisse où ses beaux-parents s'installaient pendant les sucres. La cuisine était déjà pleine de femmes. Juste de l'autre côté, une bâtisse contenait la bouilleuse. J'entendais les hommes rire et parler. Marcelline me présenta à ses belles-sœurs et nièces.

— On a bien entendu parler de vous, mademoiselle Adélia.

— Elle, ici, elle va avoir besoin de vous. C'est son premier.

La jeune femme était intimidée. Son ventre gonflait son tablier.

— Bien sûr, répondis-je.

La belle-sœur de Marcelline faisait cuire une montagne de bacon sur le poêle à deux ponts. Une autre faisait des toasts. J'offris mon aide, mais on me fit asseoir.

— On va servir les hommes et ensuite on mangera ensemble, dit M^{me} Cloutier.

Elle lançait des ordres à droite et à gauche. Ses filles et belles-filles mirent la table pour ses fils et gendres. Ils étaient bien une dizaine, sans compter les enfants cordés serrés à un bout de la table. M. Cloutier dit le bénédicité et ils attaquèrent leur repas avec appétit.

— Mademoiselle Adélia, vous êtes déjà allée dans une cabane à sucre ? me demanda M. Cloutier.

— Oui, monsieur Cloutier. Ça fait cinq ans que je suis dans la Beauce. Je n'arrive pas directement de Québec.

— Ah ! c'est vrai. Ben, vous viendrez voir ma bouilleuse. Je l'ai faite de mes mains.

Les hommes repartirent et j'aidai à débarrasser la table. Le calme revenait dans la cuisine maintenant que les hommes avaient mangé. Les femmes s'installèrent à leur tour.

— Et puis, le nouveau curé, il est comment ? demanda M^{me} Cloutier.

— Il ne sera pas commode, dit Marcelline.

— Ben, y va avoir du fil à retordre ici.

— C'est justement pour ça qu'on nous l'envoie.

Je souris. Le curé m'avait laissé une impression de sévérité et de dureté. Je devinai que les paroissiens ne se laisseraient

pas impressionner. Ils feraient leur devoir de bons catholiques et, dans les foyers, les granges et les cabanes à sucre, ils continueraient à faire leurs affaires.

— Il va se cogner le nez sur Achille.

J'écoutai avec attention. Achille Fortier faisait de la bagosse, ou plutôt, il en faisait faire. Il passait de l'alcool de l'autre côté, dans le Maine, sous la couverture d'une compagnie de transport. Il alimentait aussi le marché local. Émile travaillait pour lui, et je compris qu'il ne devait pas être le seul dans la famille. Marcelline prépara du thé. Une enfant belle comme le jour me servit une tasse.

— Ma nièce, dit l'une des femmes. C'est une première de classe.

Elle devait avoir neuf ou dix ans. J'espérais pour elle qu'on la laisserait continuer l'école. Elle était encore endimanchée comme si elle revenait de la messe. Je lui souris. Sa petite sœur me tendit un bouquet de branches aux bourgeons duveteux.

— C'est des petits minous, me dit-elle.

Les femmes la regardèrent, attendries. Je commençais à comprendre ce qui se passait. M^{me} Cloutier distribua les tâches pour la corvée de vaisselle. « Toi, fais bouillir de l'eau, toi va chercher les linges à vaisselle, toi, va chercher les tasses qui traînent de l'autre côté. » Je remarquai qu'elle ne laissait pas un moment de répit à Marcelline. Elle lui donnait une tâche après l'autre. Elle ne voulait pas lui laisser une minute pour se perdre dans ses songeries. J'étais certaine que l'épuisement physique n'était pas la solution aux problèmes de

Marcelline. Une marche au grand air dans le soleil de mars lui aurait fait plus de bien. Je n'aurais pas osé contredire cette femme qui dirigeait ses filles, belles-filles et petites-filles à la baguette.

— Mademoiselle Adélia, allez donc voir mon mari, de l'autre côté.

Dans la cabane, M. Cloutier trônait près de sa bouilleuse. Il y avait de la vapeur, pas assez pour cacher les bouteilles de boisson et les verres. Il me montra son installation, me fit goûter le sirop de sa dernière coulée. Il me présenta un homme.

— Lui, c'est Arthur, c'est le beau-frère d'Adèle. Il vient de Saint-Côme.

Je ne me souvenais déjà plus qui était Adèle parmi les femmes de la famille. Arthur souleva sa casquette et me sourit. Il était bel homme malgré les rides qui marquaient son front et ses yeux. M. Cloutier m'expliqua tout le fonctionnement, les divers contenants et les étapes pour épaissir la sève en sirop.

— Adélia, dit Émile, viens avec moi. On va aller chercher l'eau que les jeunes ont ramassée à l'autre bout.

Je suivis Émile à l'extérieur. Je montai sur le siège d'un traîneau attelé. Je pensais qu'Émile prendrait les rênes, mais Arthur s'installa à mon côté. Je fis mon possible pour maintenir une distance entre lui et moi, sans tomber du siège. Émile se rendrait à pied. Il m'avait joué un tour. Un jeune grimpa sur les patins du traîneau. Je ne savais plus si c'était un fils, un petit-fils ou un neveu de M. Cloutier. En tout cas, c'était

notre chaperon. Arthur fit avancer le cheval. En bonne bête de trait, forte et robuste, l'animal se mit en marche sans hâte dans le chemin de cabane à sucre. Une épaisse couche de neige couvrait encore le sol, et les branches des arbres étaient nues. Le printemps était pourtant dans l'air. Je pensais aux forces mystérieuses qui faisaient monter des profondeurs de la terre la sève, chaque printemps, année après année.

— C'est une belle érablière, dit Arthur.

— Combien d'érables?

— Cinq mille, je pense. Vous venez de Québec, qu'on m'a dit? Vous aimez ça, par ici?

— Oui, beaucoup.

— Y me semble qu'en ville, la vie est plus facile.

— Pour certaines choses, peut-être.

Il parut satisfait de ma réponse.

— En tout cas, le monde de Saint-Théophile, ils sont bien contents de vous avoir.

— Et vous, vous êtes de Saint-Côme?

— Oui, j'ai une terre dans le rang 5. Je l'ai défrichée moi-même. Elle donne bien. C'est une belle paroisse, Saint-Côme.

Et voilà ce qu'il avait à m'offrir, ce veuf qui avait je ne sais combien d'enfants, au moins deux à ce que je pouvais voir, deux jolies petites filles. Il devait bien y en avoir encore quatre ou cinq. J'entendis des voix dans la forêt. Nous étions arrivés près d'une grande auge remplie d'eau d'érable, que les hommes transvidèrent dans le tonneau du traîneau.

J'étais la seule femme au milieu d'eux. Ils m'expliquèrent tout ce qu'ils faisaient avec fierté, comme si je venais de débarquer de la ville. J'écoutais et je posais des questions. Une fois le tonneau rempli, les hommes partirent à pied devant. Ils avançaient plus vite que le cheval lourdement chargé.

À la cabane, M^{me} Cloutier était furieuse, parce que son mari avait brûlé toute une coulée de sirop. Il avait pris un verre de trop et oublié de surveiller la bouilleuse. Ça ferait un trou dans les profits de la saison. Marcelline entreprit de rassembler ses enfants dans la carriole pour les ramener à la maison. Comme je remerciais M^{me} Cloutier, la petite aux branches de minous me tendit le bouquet.

— Ne les oubliez pas, me dit-elle.

— Je les mets ici, lui répondis-je en les glissant dans la poche de mon manteau.

Je pris les rênes de la carriole, Marcelline à mon côté, ses sept enfants derrière. J'attendis d'être assez loin de la cabane.

— C'est un veuf, hein ?

— Qui ?

— Arthur.

— Ah. Oui. On a pensé que tu le trouverais peut-être à ton goût.

Une fois arrivée, je laissai Marcelline et les enfants, et fis à pied le chemin entre le rang et ma maison. Elle était juchée sur un petit talus, mais cachée dans l'ombre des bouleaux et des peupliers. Derrière s'étalait une terre qui n'avait pas été défrichée. Le bois s'étendait jusqu'aux limites

de Saint-Théophile. Après, il n'y avait même pas d'autres paroisses, c'était le Maine. C'est pourquoi elle était mienne, cette petite maison. Personne d'autre n'en voulait. Le cultivateur qui avait reçu la terre s'était découragé, il était parti et la maison n'avait pas été habitée jusqu'à ce que j'arrive à Saint-Théophile.

À l'intérieur, il faisait sombre et humide. Je me dépêchai de rallumer le poêle. Le chat se frotta contre mes chevilles en ronronnant. J'allumai une lampe à l'huile. Après le brouhaha joyeux de la cabane à sucre et des Cloutier, tout était calme autour de moi. Je me fis une camomille pour me réchauffer. La famille d'Émile m'avait bien accueillie. Ils me donnaient tous du «vous» et du «mademoiselle Adélia». Pourtant, je craignais les réunions de famille. Toujours, quelqu'un se trouvait obligé d'essayer de me trouver un mari parmi les veufs. À leurs yeux, une vieille fille comme moi, car c'est bien ce que j'étais, à vingt-cinq ans, trouverait son bonheur à marier un veuf et à s'occuper des enfants laissés par sa défunte. S'ils savaient...